Document generated on 06/06/2025 12:33 a.m.

Ciné-Bulles

Timide censure
Howl de Rob Epstein et Jeffrey Friedman

Nicolas Gendron

Volume 28, Number 4, Fall 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61038ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gendron, N. (2010). Review of [Timide censure / *Howl* de Rob Epstein et Jeffrey Friedman]. *Ciné-Bulles*, *28*(4), 56–56.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

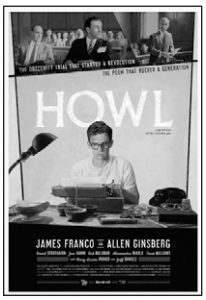
Howl
de Rob Epstein et Jeffrey Friedman

Timide censure
NICOLAS GENDRON

« I saw the best minds of my generation destroyed by madness… » Tels sont les premiers mots de *Howl and Other Poems*, une plaquette poétiquement touffue signé Allen Ginsberg, qui a été l'objet, tout comme le sera *Naked Lunch* de William S. Burroughs, d'un procès pour obscénité visant à faire interdire sa circulation. Avec Kerouac et Burroughs, Ginsberg fut une des têtes de proue de la Beat Generation, ce mouvement de jeunes écrivains américains qui questionnaient les normes sociales des années 1950, à coups d'allusions franches aux drogues et à la sexualité « différente », dont l'homosexualité dans le cas de *Howl*. En 1957, à San Francisco, les puristes n'avaient nulle envie de laisser pareil « crime » impuni.

À l'écran, et à contre-courant, **Howl** fait davantage la part belle aux envols littéraires qu'à un portrait d'artiste. Le film de Rob Epstein et Jeffrey Friedman, sous ses airs de fiction, s'amuse en effet à reconstituer le fameux procès en l'entrecoupant surtout d'entretiens avec le faux Ginsberg (James Franco, sobre comme il se doit, au débit syncopé quand la parole déclamatoire l'exigerait) sur la genèse de l'œuvre et le souffle organique de son écriture, certes influencée par le jazz qui ponctue gaiement l'action. Ces entretiens sont livrés dans des lumières vives, éclatantes, presque modernes, contrastant avec le noir et blanc des bars enfumés où le poète dévoile sa prose à un public conquis. Chaque fois, le supposé intervieweur prend bien soin de rester en retrait, derrière la caméra; on le devine à ses questions marmonnées. Au fil des confidences de Ginsberg surgissent en courtes scènes ses souvenirs épars, ses complicités littéraires, ses amours heureuses avec Peter Orlovsky, avec qui il vivra jusqu'à sa mort, mais l'importance de chacun apparaît aléatoire, si bien qu'on ne peut plus se fier qu'à ses mots pour y mettre de l'ordre; autrement dit, tous les autres personnages demeurent des figures de passage. Heureusement, la poésie gagne au change, souvent transposée dans des délires animés qui suivent la rythmique en montagnes russes d'un Ginsberg récitant en voix *off* et avec frénésie les tirades musclées de *Howl*. L'animation, quoique inconstante, rappelle dans ses meilleurs moments la qualité fiévreuse et rugueuse des dessins de **Valse avec Bashir**. Les deux films partagent également une propension aux visions cauchemardesques; en témoigne ce sombre et saisissant segment où sont sacrifiés des nouveau-nés au divin ou démoniaque Moloch, « whose blood is running money ».

Demeure une impression que **Howl**, le film d'art, ne décolle pas, parce qu'il s'applique à reproduire les métaphores du poète tel un bon écolier. Cette timidité se reflète aussi dans la sphère judiciaire du récit, alors qu'on ne perçoit que trop peu le sulfureux de l'affaire, autant dans l'audience que dans les interventions polies de la poursuite et de la défense. On se demande en effet comment diable un procès ayant marqué son époque et créé un précédent positif dans l'histoire de la littérature, eu égard au premier amendement constitutionnel, puisse paraître si sage, voire terne. L'évolution des mœurs vitesse grand V? Sans doute. Mais en ressort le ridicule sous-jacent des interrogations du procureur sur la « valeur littéraire » et la possible pérennité des écrits de Ginsberg, plutôt que l'indignation des censeurs qu'on aurait cru plus vifs et plus prompts à défendre le « bon goût ». Même les interprètes, pourtant investis, semblent en faire peu de cas, comme si la cause était gagnée d'avance. Bien ardu alors de demander aux spectateurs de s'en émouvoir, autrement que par une envie réelle et salutaire de (re)découvrir les écrits de Ginsberg.



États-Unis / 2010 / 84 min

Réal. et scén. Rob Epstein et Jeffrey Friedman **Image** Edward Lachman **Mus.** Carter Burwell **Mont.** Jake Pushinsky **Prod.** Rob Espstein, Jeffrey Friedman, Elizabeth Redleaf, Gus Van Sant et Christine K. Walker **Int.** James Franco, Aaron Tveit, Jon Hamm, David Strathairn, Alessandro Nivola, Mary-Louise Parker, Bob Balaban, Jeff Daniels **Dist.** Métropole Films